

*Le dimanche soir,
veille de Toussaint,
la brume qui tombait
n'arrivait pas à atténuer l'étrangeté
monumentale du
Palais de Chaillot et
autres vestiges
d'une exposition
universelle qui avait
refusé l'éphémère.*

PUNKY CHIC

Evelyne Pieller

SUR le trottoir, devant une entrée sombre, des punks bien mis attendaient tranquillement. On allait à la musique et à l'aventure. La Biennale de Paris s'annonçait en graffiti sur un mur blême, des noms bizarres en lettrage punk revu et corrigé tout autour. Ce soir-là, c'était une Doris mortelle qui nous venait de Berlin, le genre qu'à peu près personne ici ne connaît, c'est ça le frisson. Todlich Doris, donc, et on attend toujours. Une jeune fille au goût marqué pour le spectaculaire arbore une chevelure blanche dans le plus joli style *Fiancée de Frankenstein*, des bracelets de skaï cloutés s'exhibent à des poignets bien propres, quelques cheveux oranges par-ci, quelques manteaux trop grands par-là, punky chic, aussi terrassant que les lames de rasoir en plaqué or qui récemment firent fureur ; on piétine, quelques conversations, il paraît qu'il y a un créole quelque chose qui passe bientôt, oui, Kid Créo et ses... ah ça m'échappe, c'est bien, c'est frais (l'oreille indiscrete de la narratrice se contracte d'horreur, Kid Créo et ses Coconuts, ouah, ce n'est pas frais, c'est Funky Crasy, du Caraïbe perverti, drôle, sophistiqué, malin, plutôt chaud, pour tout dire), enfin, pas le lieu pour polémiquer, on entre doucement, on stationne longuement dans le mini-hall très vingt ans après la bombe, la peinture s'écaillle, une toile d'araignée pend rêveusement, la lumière attaque les yeux, lesgo, on ne va pas s'en faire pour ça. Pas cher en tout cas, 16 francs la place, ça se laisse vivre.

Dedans, c'est le grand auditorium du musée d'Art moderne, il fait tout noir ; les quelques chaises devant la scène sont évidemment occupées, on se masse sur les côtés, et on ne voit rien. Rien. On



Kid Créo et les coconuts

se dit avec un soupçon d'étonnement que ce sera le premier concert où on n'aura pas vu un cheveu du chanteur, il faut un début à tout. Mais on a des ressources dans le journalisme, et, se prenant enfin pour Rouletabille, on grimpe avec efficacité sinon élégance sur une sorte d'estrade précaire et surpeuplée d'où, enfin, on peut voir la scène. D'accord, il n'y avait rien à voir. Mais il faut des principes dans la vie. Sur scène, c'est aussi tout noir. Musique punk à la berlinoise, grosse batterie, chant rauque, monocorde, morceaux longs, répétitifs, avec quelques réminiscences, cabaret et Weil.

C'est beaucoup moins inventif, violent et déroutant que Palais Schauburg (1), autres punks allemands. Une femme à la batterie, qui semble avoir des ailes de carton noir dans le dos : Doris, on suppose. Chanteur et musicien en tee shirt marin, cheveux très courts, ça rappelle, voyons, cet autre Allemand, c'est ça, Querelle. Des bandes, de temps en temps. Et des films, tout au long. Bétas et sournoisement torpilants. Une jeune fille nue ou presque danse dans la neige et devient un homme qui marche, inquiétant, dans Berlin ; un contre-

hommage à Sid Vicious le montre sous les traits d'un enfant gras aux cheveux hérisssés, tee shirt à croix gammée, qui tue une fillette en sous-vêtement affriolants, d'un air idiot et vaguement hagard. Quelques cris d'Indiens dans la salle, des gens qui parlent très fort, ça dérange, cette musique, pour s'entendre, il fait chaud. Trop. Lumière. On s'en va. Dans ces conditions, c'était difficile d'apprécier les Doris. Même la traduction quasi simultanée qui était donnée de leurs textes, on avait du mal à la comprendre. On va se consoler en réécoulant Palais Schauburg, car eux sont vraiment tordus, dissonants et font entrer

(1) chez Virgin.